

Paul Duval avait fondu en larmes en lisant cette tendre épître.

“Blanche, avait-il murmuré, Blanche chérie!...”

Cette jeune fille si belle, si aimante, un autre allait l'épouser; un homme riche, ce muscadin qu'il avait entrevu quelquefois, allait être son mari; c'est lui qui en ce moment admirait ses beaux yeux, la regardait bien en face afin de ne pas perdre le plus petit rayon de son tendre regard, comme il avait fait si souvent, lui... Ah! ce serait la vie...ça? Paul songea à tout ce que lui rappelait la lettre de l'absente; elle l'avait aimé pourtant et le lui avait dit... Elle l'aimait encore et l'abandonnait. Un tel abandon ne pouvait être sincère; son cœur de simple se répugnait à un pareil sentiment.

Et, un matin, sans trop savoir ce qu'il faisait, oubliant tout: et la terre qui l'appelait de toute la force de son dernier soupir avant l'hiver; et les parents éplorés qu'il n'avertissait même pas de sa fugue ingrate, et la douce enfant du menuisier des Bergeronnes... oui, oubliant tout... il partit, sans même entendre les conseils émus de la mère Thibault qui lui disait qu'il regretterait sa folie...

Il partit et le bateau qui, quelques jours auparavant emportait Blanche, le dérobait bientôt lui-même dans l'horizon du Saint-Laurent...

Et c'était ce dernier chapitre de sa vie que Paul Duval, nonchalamment appuyé à la portière du wagon venait de revivre dans sa mémoire.

Et maintenant?...

Montréal dissimulait dans la brume une partie de son immensité, ne laissant voir que ses dômes et ses tours émergeant ça et là... Le train filait près du Saint-Laurent—le même que celui de Tadoussac—et l'on voyait, de l'autre côté, des côtes boisées de maisons blanches et de villas rougeâtres. La verdure était tranquillissante et masquait au campagnard qui avait toujours vécu entouré de choses familières et d'impressions très anciennes, l'ossature de pierre sans limites dont l'aspect effraye le nouveau venu...

XVII

Non loin de la terre de Jacques Duval, aux Bergeronnes, il y a une chute d'eau considérable et que bien souvent des gens de la place ont pensé faire servir pour les fins de l'industrie. Aux pieds de la chute, la rivière des Grandes Bergeronnes reprend son cours ordinaire; elle fait une courbe et c'est passée cette courbe que commence la terre du père Duval. Tout semble fait exprès pour l'établissement d'une scierie précisément sur la terre de Jacques Duval. Mais les Bergeronnais, comme par une sorte de scrupule de paysan ont toujours reculé à la pensée d'organiser leur village au point de vue industriel. Quel sacrilège, en effet, au nom de ce diable de progrès, on commettrait envers les Bergeronnes en cherchant à faire retentir ses échos des bruyantes cacophonies de l'industrie;

le village ne serait plus lui-même. C'est comme si sous prétexte de purifier un fruit du vent, de la pluie et du soleil, on le trempait dans l'eau claire; il perdrait son parfum et sa saveur...

Mais c'est une naïve illusion de croire qu'à force de bonne volonté on peut encore sauver ça et là et laisser intacts quelques vestiges du passé. On peut bien dire à la muraille qui fléchit, à la toiture dont le faite s'incline sous son chapeau de bardeaux mousseux, à la margelle du vieux puits dont les griffes des vieilles racines empêchent seules les pierres de tomber: “vous ne vieillirez pas davantage”; on peut préserver leur délabrement ou d'injures nouvelles du temps, ou des restaurations outrageantes des hommes et, savamment, entretenir leur caducité; mais comment déclarer aux habitants d'un village: “Vous êtes délicieusement démodés; vous vous enroûtez dans la routine et cela nous fait plaisir; vos maisons, vos outils sont d'un “rococo” qui enchante notre dilettantisme... Au nom de l'esthétique, par amour du passé et pour le culte de l'art, au nom du démon des musées et des bibelots, nous vous donnons défense de vous moderniser...”

Un jour, on apprit aux Bergeronnes, que des messieurs de Québec étaient venus visiter la chute qu'ils annoncèrent ensuite avoir achetée du gouvernement; ils précisèrent bientôt leurs intentions qui étaient de construire un grand moulin dans le village. Les forêts étaient proches et elles fourniraient l'épinette en abondance pour l'industrie des madriers et des planches.

A la fin d'août, on vit arriver des arpenteurs et une foule d'autres gens qui se livrèrent, autour de la chute, et même sur la terre du père Duval, à des opérations qui indiquèrent clairement aux habitants que le projet du moulin était sérieux. De plus, à plusieurs reprises, on vit entrer ces messieurs chez le père Duval, enfin, on annonça, un jour, que les travaux de construction du moulin allaient commencer au printemps.

Dans les villages, on est toujours un peu âpre au gain; l'établissement d'une industrie suscite toutes sortes de convoitises; on rêve alors d'expropriations payantes et de grosses indemnités. On trace des plans et l'on s'ingénie à conduire la fortune par le plus long chemin, dans ses potagers ou au milieu de ses champs; chaque habitant détermine que sa position est la meilleure pour le succès de l'industrie projetée.

Mais, cette fois, il n'y avait pas de doutes; tous les habitants de la paroisse étaient sûrs que l'on allait faire des propositions au père Duval dont la terre jouxtait précisément le bas de la chute.

Et dans son for intérieur, sans avoir l'air d'y toucher, le père Duval gagné par l'exemple des autres, s'était mis lui aussi à faire des calculs.

Les arpenteurs firent une dernière visite à Jacques Duval, puis partirent. Il y eut plusieurs jours de tranquillité relative.